

UN ÉCRIVAIN DE LA GUERRE

M. ROMAIN ROLLAND

L'un des chapitres d'*Au-dessus de la Mêlée* commence ainsi :

Je ne suis pas de ceux qui, suivant l'avis d'un saint roi, jugent qu'avec un hérétique (et à l'heure présente est nommé hérétique qui ne pense pas comme vous) il ne faut pas discuter : casser la tête suffit. J'ai besoin de comprendre les raisons de mon adversaire. Il me déplaît de croire à sa mauvaise foi.

Tel est exactement mon état d'esprit lorsque j'aborde M. Romain Rolland auquel, cependant et tout de suite, parce que cela touche le fond même des choses, parce que la confusion primordiale que fait M. Romain Rolland entre « adversaire » et ennemi pose tout de suite le problème à résoudre, auquel j'objecterai d'un seul mot : si je n'ai pas le droit de « casser la tête » de mon compatriote, le moment reste mal choisi par celui-ci de demander « ses raisons » à qui veut « casser ma tête », pille ma maison et brûle mes cathédrales.

Une telle balance est inadmissible, en effet. M. Romain Rolland, et ses défenseurs zélés ne se font pas faute de plaider sur ce thème, se montre éloquemment sévère dans sa condamnation des meurtres de Belgique et des saccages de France ; mais nous n'avons rien à placer dans l'autre plateau, le nôtre, de destruction sauvage et de meurtres criminels. Le mérite est ici sans sacrifice. Il faut donc chercher une autre pierre de

touche, celle que nous offre M. Romain Rolland lorsque, entre les excès des Allemands et certains de nos abus, il établit une similitude ; lorsqu'il se hâte de faire ressortir la ressemblance qu'il croit trouver — il en gémit sur le même ton — entre le sort de l'envahisseur et celui de l'envahi ; lorsqu'il écrit des Allemands et des Français qu'ils sont « frères ennemis ». S'il parle des prisonniers civils, il ne craint pas de mettre sur le même plan, les relégués, sans s'inquiéter de faire la différence entre les premiers surpris *chez eux* et emmenés en terre étrangère, et les seconds surpris *chez nous* et mis dans l'impossibilité de nuire. Cette prosopopée : « Slaves qui courez... Anglais qui combattez... Allemands qui luttez... et vous, surtout, mes jeunes compagnons français... comme vous m'êtes chers, vous tous qui allez mourir ! », comment consentir à son égalité ? Et cette émotion à parler des Allemands : « Ah ! qu'il paraisse enfin, et qu'on l'entende, le génie libérateur et pur qui vous rachète !... Les nouvelles générations allemandes comptaient les esprits les plus purs, les plus idéalistes... » Ces purs idéalistes, où vont-ils ? « A Ypres et à Dixmude », c'est-à-dire là où on les tue. M. Romain Rolland ne les a pas vus passer par Louvain ni par Dinant, là où ils égorgeaient. Cependant il n'est « pas fier non plus des intellectuels français » ravalés ainsi au rang des 93. Et, enfin, cette façon de mettre tous dans le même sac : « Parmi les millions d'hommes qui ne savent qu'être Allemands, Autrichiens, Français (il est temps !), Russes, Anglais, etc... efforçons-nous d'être des hommes... », pouvons-nous l'accepter ?

Voilà ce qui est abominable. Cette sérénité non pas même de Jupiter qui avait des préférences, mais de Kronos son père, ne peut s'entendre d'un Français vivant en 1914-1917. Il y a la guerre, en ces années-là. D'un côté des envahisseurs meurtriers, de l'autre des envahis désarmés, et des choses inertes dont certaines, sacrées pour leur idéale universalité, devraient cependant être mieux estimées par celui qui ambitionne de se situer « au-dessus de la mêlée ». Monter sur la tour prochaine et, jumelle à la main, suivre les péripéties de la lutte pour accorder des prix de scrupule, de courage, de correction et de bien joué, alors que vos père, frère, fils se trouvent dans un seul des deux camps ! M. Romain Rolland qui fut professeur l'est trop demeuré — au point de n'être plus homme, en dépit

de ses prétentions de le rester. La guerre que l'on vit à cette heure n'est pas la Guerre de Cent ans. Et la prétention est révoltante de les juger toutes deux sous l'angle du désintéressement sous prétexte de justice. Le temps fait tout à l'affaire, M. Romain Rolland ne paraît pas s'en douter. Alors que les uns, avides et féroces, se jettent sur les autres, paisibles et sans haine, parler de « frères » est presque sacrilège; cela est surtout d'une prétention scolaire excessive. On peut juger le passé. Mais le présent? Qu'en savons-nous d'assez précis pour nous le permettre? Et si nous souffrons, comme il est de notre devoir de souffrir sous peine de nous révéler monstrueux, comment nourrir la présomption d'un impartial jugement?

De telle sorte que l'impartialité sera toujours, dans le présent, une partialité en faveur de l'ennemi. Dans leur réponse à la note allemande demandant la paix immédiate, les Alliés ont fait ressortir avec une grande raison que toute discussion et toute solution devaient avoir pour base les origines mêmes du conflit. L'agresseur n'a point droit aux mêmes égards que l'assailli. M. Romain Rolland n'a jamais pensé à cette différence. Il parle comme le Suédois, et il est Français. Il nous sera donc permis de retourner à M. Romain Rolland les deux vers de Gottfried Keller qu'il cite dans sa *Révolte* : « Qui se flatte avec de fières mines d'être au-dessus des partis, celui-là bien plutôt reste incommensurablement au-dessous. »

Cela dit pour poser la question, pour affirmer notre droit de ne pas admettre un tel point de vue helvétique que le séjour de M. Rolland en Suisse ne justifie pas suffisamment, revenons maintenant à nos prémisses et essayons de « comprendre les raisons de l'adversaire à la mauvaise foi de qui il nous déplaît de croire ».

§

M. Romain Rolland a écrit une œuvre considérable, *Jean-Christophe*, roman en dix volumes. Y rechercher une philosophie générale n'est pas si difficile qu'on pourrait le croire. Elle se résume dans le droit sacré à la vie individuelle librement épanouie et poussée à ses plus extrêmes limites dans les bornes de l'honnêteté et du devoir. Ces deux derniers mots sont ceux que prononce, dès les premières pages, le grand-père Jean-Michel, et qui présideront à l'éducation de l'enfant et du

jeune homme, corrigés toutefois par la réflexion déjà boche de Jean-Christophe :

Si un grand homme comme Napoléon n'avait pas de moralité, c'est donc que la moralité n'est pas grand'chose, et que la première affaire c'est d'être un grand homme.

Jean-Christophe deviendra un grand homme, mais sans manquer à la moralité. La pensée de l'auteur n'est donc pas douteuse. Et les événements qui se déroulent, obstacles à l'épanouissement complet de l'individu Jean-Christophe, sont mis là pour augmenter davantage le prix de la vertu et de l'énergie, le mérite de l'honnêteté et du devoir, en attendant la récompense du génie couronné. Jean-Christophe mourra solitaire, mais sa solitude est la fleur suprême de sa valeur et de son mérite, chacun devant trouver en soi-même, et uniquement dans son âme, la satisfaction et l'applaudissement. La conscience suffit à l'honnête homme dont le devoir est accompli. Et Jean-Christophe passe avec allégresse le flambeau.

Cet homme épuré, cependant, où le rencontrer? M. Romain Rolland connaît sur la terre deux peuples dont l'union morale lui paraît nécessaire pour enfanter ce produit de perfection. Le génie allemand, mâle, doit féconder le français, femelle. Herder l'a dit : « Le peuple allemand est moral, par là il se distingue de tous les autres peuples. » Le mot allemand *Treu* « contient tout » : sincère, fidèle, loyal, droit; la force allemande est symbole de toute justice et de toute vérité. Le peuple français par sa grâce, sa finesse, son expérience un peu désabusée, son indulgence générale et sa soumission souriante, peut, plus que tout autre, faire fructifier les mâles vertus qu'on lui confiera, dont on le fécondera. La cordialité, l'expansion françaises sont, d'ailleurs, nécessaires au génie allemand un peu revêché et farouche; solitaire, pour l'humaniser :

Plus d'un esprit allemand, oiseaux égarés dans la nuit, venaient à tire d'aile vers le fanal lointain. Mais qui se doute, en France, de la force de sympathie qui pousse vers la France tant de cœurs généreux de la nation voisine! Tant de loyales mains tendues qui ne sont pas responsables des crimes de la politique!... Et vous ne nous voyez plus, frères d'Allemagne, qui vous disons : « Voici nos mains. En dépit des mensonges et des haines, on ne nous séparera point. Nous avons besoin de vous, vous avez besoin de nous, pour la grandeur de notre esprit et de nos races. Nous sommes les deux ailes de l'oc-

cident. Qui brise l'une, le vol de l'autre est brisé. Vienne la guerre ! Elle ne rompra point l'étreinte de nos mains et l'essor de nos génies farternels. » Ainsi pensait Jean-Christophe. Il sentait à quel point les deux peuples se complètent mutuellement, et comme leur esprit, leur art, leur action, sont infirmes et boiteux, privés du secours l'un de l'autre. Pour lui, originaire de ces pays du Rhin où se mêlent en un flot les deux civilisations, il avait eu, dès son enfance, l'instinct de leur union nécessaire ; tout le long de sa vie, l'effort inconscient de son génie avait été de maintenir l'équilibre et l'aplomb des deux puissantes ailes. Plus il était riche de rêves germaniques, plus il avait besoin de la clarté d'esprit et de l'ordre latins. De là, que la France lui était si chère. Il y goûtait le bien de se connaître mieux et de se maîtriser. En elle seule il était lui-même tout entier.

M. Romain Rolland décide de cela au dernier volume de *Jean-Christophe*, conclusion de l'œuvre, et il n'est pas possible de ne pas remarquer l'unité de la preuve. L'insupportable garçon de la petite ville rhénane, turbulent, insolent, grossier, violent, presque fruit sec, finalement meurtrier, ce héros ne parvient à maîtriser sa nature et à la canaliser, entre l'honnêteté et le devoir, vers l'océan harmonieux de son art, il n'y parvient qu'à Paris, lorsqu'il baigne dans l'atmosphère limpide et bien ordonnée de cette France nécessaire, oui, mais nous n'avons point la contre-partie. Christophe affirme que le rêve, l'idéal germanique sont indispensables à la vivification du génie français, — clarté et ordre sont des vases où il faut verser quelque chose, — mais il ne le prouve pas comme il a prouvé l'inverse. La querelle serait intéressante à vider, pour savoir si, en fin de compte, la France, n'ayant pas besoin de l'Allemagne, est tenue de se prêter à l'Allemagne en mal de la France.

La question n'est pas du sujet de ces pages limitées à l'état d'esprit de M. Romain Rolland devant la guerre européenne. Or, à ce point de vue, cette unité est bien caractéristique. *Au-dessus de la mêlée* répond exactement à cette préoccupation où l'Allemagne prédomine, reste le souci de l'auteur qui ne pense jamais qu'à elle seule ; et voilà bien pourquoi cet opuscule nous choque tant. Il n'est qu'un supplément à *Jean-Christophe* ; il n'est qu'une philosophie qui assiste à l'écroulement de son échafaud. Un autre appareil, nous le verrons, sera réduit en poussière lui aussi. Et ce second accident ne sera que la conséquence de celui-ci, primordial, catastrophe idéale à

laquelle l'auteur ne se résigne pas. Songeant uniquement à Jean-Christophe, c'est-à-dire au génie germanique dans la familiarité duquel il a vécu trente années, qu'il connaît sous toutes ses faces, sous la plus belle surtout, la musicale, M. Romain Rolland ne se résigne pas à le voir privé de ce qui peut, seul, l'aider à s'exprimer, ce qui lui permettra d'atteindre à son expression suprême. Et il se jette entre les deux adversaires en leur jurant qu'il y a là un malentendu. Les grands mots d'humanité et de fraternité cachent cette douleur éperdue de voir Jean-Christophe condamné à sa petite ville natale, éternellement, s'il y était né quelque trente années plus tard. Peut-être M. Romain Rolland, si son œuvre avait été terminée cinq ou six ans plus tôt, aurait-il regardé les événements actuels d'un point de vue plus dégagé de cette contingence, nationale allemande sans doute, mais enfin un peu personnelle aussi à cette œuvre. Mais songez ! l'auteur est encore tout vibrant de son enfantement. *La nouvelle journée* est encore humide des baisers de la presse... Et tombe sur ces dix volumes la pluie de sang de la guerre ! Comment ce Français, et très bon Français, j'en suis sûr, pourrait-il tout d'un coup renoncer à sa philosophie à laquelle il doit d'exister ? Il est certain qu'un drame violent s'est déroulé dans cette conscience d'honnête homme. Mais il faut bien se rendre compte du fait. Et le fait est celui-là : Jean-Christophe devant qui se ferme la porte de la France. Son père est-il impardonnable de vouloir la laisser ouverte ? Si ses doigts sont écrasés dans la rainure, nous devons avoir plus de pitié que de colère...

D'autant plus d'indulgence qu'il n'est pas seul coupable. Non pas que nous puissions constater un phénomène analogue : M. Romain Rolland écrivain de guerre est bien solitaire, comme meurt son héros. Mais il a rencontré, d'abord, des défenseurs, plus chevaleresques que partisans il est vrai, ce qui dispense de les considérer attentivement ; et surtout il a eu des maîtres.

§

Elève de l'École normale, puis professeur en Sorbonne, M. Romain Rolland constitue le produit le plus typique, littérairement parlant, de l'enseignement supérieur de ces trente dernières années. On sait, aujourd'hui, tout le monde sait que l'Allemagne a régné en maîtresse dans nos Facultés qui y

voyaient la source de toute science, et ne juraient que par ses méthodes. Michelet et Renan, bien mal récompensés, d'ailleurs, par leurs élèves, avaient appris à la génération qui les suivait à estimer le génie germanique. La guerre de 1870 parut leur donner raison. La formule : nous avons été vaincus par le maître d'école allemand, fut étendue à la philosophie, à l'histoire, à la science. Si nous voulions conserver à la France un rang digne de ses destinées, il fallait, au lieu d'attendre l'invasion nouvelle, prendre à l'ennemi ses propres armes dont nous nous servirions pour lui démontrer qu'il ne nous avait pas vaincus définitivement. La Sorbonne vécut sous cette suggestion, plus patriotique peut-être qu'on ne l'imagine lorsqu'on la lui reproche justement. N'avoir pas compris que, à forcer le génie d'un peuple à une attitude et à des méthodes étrangères à sa nature, on le mène à sa perte, cela peut constituer une erreur, mais non pas une criminelle intention.

Dans *Jean-Christophe*, fruit littéraire de cet enseignement, M. Romain Rolland a renversé le raisonnement. S'il dit bien, comme ses maîtres, que la France a besoin de l'Allemagne, il dit surtout, nous venons de le constater, que l'Allemagne a besoin de la France. Maîtres et élèves aboutissent au même résultat d'union nécessaire. Tous ensemble accomplissent un acte de confiance dans le génie français seul digne et capable de régénérer l'allemand, et réciproquement. Les uns veulent préparer le vase à recevoir la liqueur, l'autre verse celle-ci dans celui-là, et, *Prosit !* ils trinquent doctoralement.

Ce n'est pas tout. M. Romain Rolland était doué musicalement. Aimant et comprenant la musique, il l'étudie. Trois pas à peine, et c'est l'Allemagne déjà vénérée qu'il rencontre. De tous les arts, la musique est celui qui absorbe le plus ses dévots, en fait sa véritable proie. S'adressant aux puissances les plus pures de l'âme, aux rêves les plus éthérés, aux sentiments les plus universels, la musique submerge bien vite ceux qui se livrent à ses flots. Elle apparaît l'art suprême, parfait et sublime, et, par voie de conséquence, l'artiste le plus grand est celui qui y fut magistral.

Sous le regard de M. Romain Rolland la cohorte allemande défile donc innombrable, d'une supériorité incontestable. L'abondante et péremptoire preuve de la supériorité germanique ! D'une part Bach, Beethoven, Wagner, de l'autre Kant,

Fichte, Hegel et Goethe. Et chaque matin de Sorbonne la gloire allemande de retentir, chaque soir de concert l'hymne à Wagner de résonner, car c'était en ce temps passionné des luttes wagnériennes. Où qu'il se trouvât, M. Romain Rolland n'entendait que des chants à la gloire de l'Allemagne. La sirène l'entraîne d'autant mieux qu'il savait apprécier, et aimait avec discernement et un goût très sûr la bonne et véritable musique. Son enseignement répondait à sa dilection, flattait sa passion, aidait à sa soumission.

De cet enseignement scolaire et de ces fréquentations musicales est née la philosophie sociale que je constatais tout à l'heure, lorsque je trouvais le lien continu qui rattache *Au-dessus de la mêlée* à *Jean-Christophe*. Le droit à la vie épanouie, achevée, transportez-le de l'individu à la nation, et vous obtenez aussitôt l'Allemagne conquérante d'aujourd'hui. C'est au nom de la nécessité pour l'Allemagne de posséder la Belgique et une partie de la France, que la guerre a déchaîné ses horreurs. Un peuple nombreux et fort a droit à l'expansion et à la domination. La puissance contient toute légitimité, elle ne peut donc être malhonnête. Son triomphe est honnête par définition ; il y a identité entre succès et honnêteté. Quant au devoir, il réside dans l'obligation d'aider à ce triomphe légitime ou à cette honnêteté triomphante. Au besoin, la musique, langage de ce qui dépasse les facultés du langage, se chargera, puisque les mots y sont impuissants, de justifier ce rêve et ce galimatias.

Jean-Christophe, dans sa généralité, est un hommage à l'Allemagne. Il l'est encore plus dans sa particularité, dans ses détails où la mentalité allemande de M. Romain Rolland obtient des résultats exclusivement germaniques. La pensée de M. Romain Rolland est une pensée émigrée dont il formule l'axiome : « Qui veut vivre doit vivre au nord. » Lorsqu'il descend en Italie avec *Jean-Christophe*, Romain Rolland n'y voit rien, s'y sent gêné, perdu ; devant Rome il reste pantois. L'actrice Corinne — le choix de ce surnom est frappant — étant venu éclairer, cependant, d'un rayon de lune la misère du jeune *Christophe*, l'auteur ne peut qu'injurier cette « libre fille du midi, pleine de sève populaire », en cette réflexion : « Il ne savait pas le factice de ces natures qui, à la différence de ses Allemandes, n'ont rien de plus dans l'esprit et dans le cœur que

ce qu'elles montrent — et souvent ne l'ont même pas. » Si, un jour, M. Romain Rolland s'arrêta devant Michel-Ange, c'est qu'il vit en lui, il le dit, le modèle et le type de la force. Ce qu'il poursuit dans le Grand-Duc et les bourgeois de la petite ville allemande, ce n'est pas leur génie même, mais au contraire ce qui corrompt celui-ci, empêche le personnage d'être aimé et estimé. L'Allemagne est jeune. Les villes d'Allemagne, « très vieilles et très jeunes à la fois, où l'on sent monter l'orgueil d'une force nouvelle », se trouvent opposées à Paris où l'on trouve « je ne sais quelle pouillasserie du Moyen-Age, initiée aux bienfaits du suffrage universel, mais qui ne peut se défaire de son vieux fond truand ». On ne peut sacrifier plus complètement Paris vers qui Jean-Christophe entend d'ailleurs « venir le roulement des canons qui allaient broyer cette civilisation épuisée (en contraste avec la jeunesse allemande), cette petite Grèce expirante ». La France est perdue, M. Romain Rolland n'en doute pas, et il le dit. Il ne reste plus qu'à ajouter ce que Cicéron écrivait à Atticus : « Si la république est perdue, sauvons du moins notre patrimoine. » Le patrimoine intellectuel, bien entendu, qu'il faut mettre sous la protection de l'Allemagne qui le préservera, par ses incomparables méthodes, de l'anéantissement.

Si l'on aborde spécialement la forme plastique de *Jean-Christophe*, on la trouve purement allemande aussi. Cette conception d'un roman en dix volumes, prenant un héros au jour de sa naissance pour le mener, heure par heure, jusqu'à sa mort; cette introduction dans ce cadre souple de tout ce qui vit et meurt autour du héros, toute la pensée et tous les actes, toute la société et toutes ses misères, ses bassesses et ses ignominies; bref, ce roman qui contiendra tout, renouvelé en somme de *Wilhelm Meister*, part d'une conception essentiellement allemande, étroitement allemande dans son ampleur même. Celui qui veut tout embrasser est dispensé, par là même, de scruter trop profond. Sous prétexte de fresque, on esquisse sans peindre. La psychologie des personnages reste rudimentaire. De gros traits les indiquent, qui ne se compliquent jamais de nuances, ni de clair-obscur, ni de repentirs. Tout se présente par masses colossales. L'auteur vise à impressionner par la quantité, par l'épaisseur plus que par la finesse et l'achevé. De grands compartiments bien étiquetés — l'ordre latin — où l'au-

teur jette le bagage afférent, bagage de poids, mais peu nombreux en somme.

Enfin, trait suprême de la forme : le ton lyrique continu. Tout l'arsenal des interjections, des exclamations, des prosopopées. A chaque instant les personnages secouent leurs ailes et s'envolent. Un nuage de poussière est soulevé dans lequel ils s'enveloppent, sur lequel ils s'installent, comme sur des ondes musicales, pour monter dans les nuages. A chaque page ils invoquent, en appellent aux dieux du moment. Grands mots et hautes pensées, presque jamais mots justes et pensées précises, bien délimitées. Le style est flou, vague, adoptant tous les systèmes tour à tour, reflet romantique surtout, le romantique allemand où la boursoufflure veut donner l'illusion de la chair. La sécheresse de Goethe est loin, sécheresse nourrie, musculeuse, et qui fait place au gonflement. Il faut bien, cependant, descendre quelquefois sur la terre. Et c'est alors la provocation, le pédantisme, et la hauteur protectrice et agressive. Jean-Christophe fait la leçon à tout le monde. Il « engueule » du matin au soir. Il dit à chacun ses vérités. Son ambition est de réformer le monde à son image. Jean-Christophe, l'Allemand intégral et parfait, a été mis par Dieu sur la terre pour la régénérer, et il s'y emploie. A lire à la suite, ainsi qu'ils furent publiés : *La Révolte* et *La Foire sur la place*, on emporte, sans parler du souci, déjà, de balancer les critiques, l'impression de deux sociétés à refondre, et que Jean-Christophe va transformer par la pureté brutale, mais vigilante de la divine sincérité. Dans la petite ville rhénane et à Paris, Christophe fait sa tournée, et rien n'échappe à sa clairvoyance. La cour et la ville sont pourries. M. Romain Rolland le sait par vertu doctorale. Le tableau qu'il fait de Paris est non seulement d'un Allemand dans sa sévérité générale; il l'est encore plus dans la façon pédante dont il le peint.

Est-il téméraire, cependant, de croire à l'identité du personnage et de l'auteur? Le succès fait à *Jean-Christophe* y oblige; car M. Romain Rolland, si intègre et si clairvoyant, a manifestement compté sur l'indulgence jugée par lui déliquescence de ses compatriotes. Qu'on ait non seulement supporté un tel traitement, mais encore admiré cette fustigation, n'est-ce pas, pour lui, la preuve suprême de notre veulerie irrémédiable dans sa corruption? Jean-Christophe l'Allemand est venu

au monde pour renouveler la France, lui réapprendre les mâles vertus de force, d'idéal, de pureté, de sincérité. « La France est ivre-morte. » Il est temps que Jean-Romain-Christophe-Rolland vienne la réveiller, — mais la réveiller « au violon » — où elle se retrouvera, ayant été ramassée par le bon agent germanique.

§.

Sur cette base philosophique, sociale, nationale, morale et artistique s'élève alors la statue de Monsieur Jean-Christophe Krafft. Probe écrivain, M. Romain Rolland n'a rien dissimulé. Jean-Christophe Krafft est violent, agressif, mufle, vorace et intran-sigeant sur ses appétits intellectuels ou physiques. Quand on a étudié quelque peu les Allemands, comme a fait l'auteur, comment ne pas voir cela ? La question est de savoir si ces vices, on peut dire mondains, et qui ne sont qu'insociables, ne sont pas largement compensés par les qualités profondes de la nature et de l'intelligence. Jean-Christophe compense largement. Enfant, il est sensible et tendre. Ses farces à grand-père Jean-Michel badinent d'une manière charmante. Il aime les champs et leurs petites fleurs qui transportent son âme délicate. Les nuages le font rêver sans fin. Il écoute ravi la chanson du Rhin. Au concert, il sait tenir tête au Grand-Duc, alors que le public est répugnant de servilité. A mesure qu'il grandit, la petite ville lui répugne congrûment, comme il convient à toute âme bien placée. Il ne craint pas de dire à chacun son fait, et avec courage, sacrifiant jusqu'à son pain au plaisir de proclamer la vérité. Il en va de même à Paris où tout le heurte, le blesse des vices veules de la ville corrompue. Ses amours sont touchantes. Son génie se développe. Le succès est obtenu justement. Il meurt en sage solitaire, confiant dans l'avenir de l'humanité. Jean-Christophe est « une grande âme ».

Jean-Christophe est le modèle humain par excellence. Il a créé une œuvre originale, inspirée directement aux sources de la vie et de la nature. Ses excès mêmes ne sont que la rançon de son génie. S'il se résignait à quelque compromission, il perdrait cette innocence et cette sincérité grâce auxquelles son art a pu fleurir, et qui leur doit tout. Nous devons donc pardonner à cette grande âme de se montrer insupportable en faveur du résultat. La bonté de Jean-Christophe, d'ailleurs,

en dépit de sa violence, — s'il assassine, n'est-ce pas pour prendre la défense d'une persécutée ? — sa bonté est infinie. Des milliers de lecteurs se sont attendris sur Jean-Christophe, génie persécuté, génie étouffé, succombant presque, puis sauvé par l'amitié d'abord, par l'amour ensuite, homme faible, mais si pitoyable et apitoyé. Il partage avec de plus pauvres son misérable pain, refuse de gagner celui-ci au prix d'une bassesse. Homme surhumain, le surhomme personnifié dont l'âme est si grande que « la Patrie ne lui suffit plus ».

A peine est-il mort, cependant, que la guerre éclate. Monsieur Jean-Christophe Krafft, l'Allemand intégral et parfait, modèle de la douce et sensible Allemagne, de l'Allemagne des petits oiseaux, des fraîches prairies et des bois, de l'Allemagne qui dit ses vérités aux gens, mais ne tuerait pas une mouche, de l'Allemagne idéaliste toujours en quête d'une injustice à venger, d'une violence à réprimer, ah ! comme il va se montrer et stupéfier le monde par sa magnanimité, sa modération et son humanité !

Aerschot, Louvain, Dinan, Lusitania, Miss Cavell, prisonniers civils, ouvriers belges déportés, atteste la ressemblance du portrait ! Jean-Christophe, où es-tu ?

— Je suis ici, répond-il, dans mon coin solitaire de travailleur aux arts de la paix, l'âme honteuse des abominables forfaits commis par une soldatesque enivrée.

Les Intellectuels se présentent alors, leur manifeste à la main. Monsieur Krafft l'a signé quatre-vingt-treize fois. Car ce Jean-Christophe si bon, si sensible, si petite fleur bleue, ami du bien, ennemi du mal, vengeur de l'opprimé, hôte reconnaissant d'un Paris qui le comprend enfin, le voici qui renie sa parole, foule les pays sacrés par son serment, les pille, les incendie et les ruine pour le plaisir, à peu près. Il bombarde les cathédrales en ricanant, il noie les petits enfants d'Amérique pour apprendre aux Anglais à le laisser dévaster la Belgique. Il tend le drapeau blanc derrière lequel se cache une mitrailleuse, ce sincère et franc comme l'or Jean Christophe. Il se rue sur Paris pour le violer, pour l'incendier, lui qui venait autrefois y demander son pain, qui y a trouvé la gloire et, chose plus rare, l'intelligence de son œuvre par surcroît. Monsieur Krafft à Paris ? Il était affilié à quelque agence de renseignements. Les soirées où il se montrait au cachet ou

invité, il en rendait compte le lendemain, notant les œuvres d'art bonnes à confisquer, et rapportant les propos qu'il entendait sur la fortune des gens. Il consignait en rapports détaillés ses observations sur la qualité du tribut que chaque personnage à qui on le présentait pouvait payer, le jour de la prise de la ville. Tel artiste, tel homme politique seraient de bons otages. Tel patriote devrait être fusillé. Telles femmes réservées aux officiers. Le plus court chemin de Maillot à la Tour Eiffel était dressé. En un mot, en un seul mot, entre deux sonates, Jean-Christophe espionnait. Et s'il meurt joyeux à la veille de l'invasion, avant de pouvoir signer le manifeste des 93, c'est parce qu'il a conscience d'avoir bien servi sa Patrie, cette grande et sainte et pure Allemagne dont le génie a absolument besoin pour s'épanouir de posséder la France et Paris. Besoin légitime auquel le peuple choisi pour compléter l'Allemagne n'a pas le droit de se refuser, puisque l'Allemagne a été désignée par Dieu pour régénérer l'humanité.

Dans ce marécage silésien s'écroule la statue de Monsieur Jean-Christophe Krafft, entraînant avec elle l'œuvre entière de M. Romain Rolland. J'ai dit la philosophie générale de *Jean-Christophe* et je l'ai constatée ruinée par la guerre. Nous l'avons vue venir tout droit d'Allemagne. C'est la philosophie des conquérants qui envahissent et dévastent au nom du droit supérieur que tout homme possède de développer les facultés et d'imposer la supériorité à l'infériorité. Quant aux limites de l'honnêteté et du devoir, nous savons que le premier devoir du héros est envers lui-même, et que l'honnêteté se confond avec la puissance. Cette conception fut arrêtée net sur la Marne, elle s'enlisa aux berges de l'Yser, et s'effondra à Verdun. La première condition, en effet, pour être légitime en de telles postures, c'est de réussir. Si qui réussit a raison, qui échoue ne peut qu'avoir tort.

M. Romain Rolland a donc tort en général. Dans le particulier son tort se révèle aussi. Le problème se précise en se rétrécissant. Et c'est celui d'un homme qui voit s'effondrer l'œuvre de sa vie, cet amas de dix volumes élevés à la gloire d'un mensonge humanitaire, national et social. Se refaire une mentalité nouvelle, réapprendre et reconstruire sa philosophie, M. Romain Rolland est d'esprit assez français, c'est-à-dire souple et de bonne foi, pour y parvenir encore. Mais *Jean-Chris-*

tophé ? Faut-il donc le brûler ? Tant d'années de travail perdues ! Ah ! avoir passé sa jeunesse à élever un monument qui apparaît tout à coup de carton soutenu par une armature de vent !

Que M. Romain Rolland ne s'y méprenne pas. Je ne lui suppose pas d'autre sentiment que de douleur intellectuelle. Et je me reprocherais de parler du succès fait en Allemagne à son œuvre, en Allemagne où *Jean-Christophe* comptait comme le plus grand chef-d'œuvre de ces dernières cinquante années. Ce sont contingences de vanité et d'intérêt. Mais j'ai le droit de proclamer ici, dans mon domaine de psychologie, la faiblesse et l'abdication. L'auteur de *Jean-Christophe* n'a pas eu le courage de reconnaître qu'il s'était trompé. L'exemple de Loti aurait dû l'encourager cependant. Personne ne reproche à l'auteur d'*Azyadé* ses chimères turques. En faveur des grandes qualités littéraires de *Jean-Christophe*, de *l'Aube*, de *Buisson ardent*, d'*Antoinette*, nous aurions pardonné le reste. L'auteur aurait fait un rêve généreux, et, si nous avions souri quelquefois des naïvetés, nous les aurions excusées. M. Romain Rolland n'a pas voulu. Il s'est raidi. Il s'est cramponné à son œuvre dont il n'a pas renié une seule erreur. On peut chercher dans tout *Au-Dessus de la Mêlée*, on ne trouvera pas une ligne qui infirme les plus évidentes faussetés de *Jean-Christophe*. Non, non, M. Romain Rolland ne s'est pas trompé ! C'est la France qui se trompe, c'est la France qui n'est pas digne de l'amour de Jean-Christophe Krafft. Le pédant germanique qui, par les génies d'Allemagne tant étudiés, a passé tout entier dans le cerveau de M. Romain Rolland, au point d'en faire un cerveau purement allemand, ce pédant, du haut de sa chaire, frappe de sa fêrule les doigts et la tête de l'élève qui prétend avoir raison contre le pion. « Pauvres Français aveugles qui ne voulez pas voir, ne maudissez pas cette Allemagne, ma nourrice et ma vie ! Elle est aussi innocente que vous. Courez au plus tôt l'embrasser. Et vous verrez avec quelle indulgence elle pardonnera à sa sœur égarée ». Il faut bien que *Jean-Christophe* reste un chef-d'œuvre.

§

Nous pourrions tout admettre de M. Romain Rolland, en faveur de ses grandes qualités. Il n'est qu'une chose que nous ne pouvons lui pardonner, c'est de s'être retranché de nous

intellectuellement. Il accepta même de l'être nationalement, dès le début de la guerre. En effet, la ville de Vienne déclara qu'elle bannissait de ses théâtres toutes les œuvres des Français. Et, quelque temps après, on y jouait *Les Loups* de M. Romain Rolland. Il n'y a pas d'autre explication : M. Romain Rolland pour Vienne n'est pas Français. Le devoir s'imposait à M. Romain Rolland de protester, de déclarer hautement qu'il n'acceptait pas cette injure, ce retranchement de la communion française, qu'il entendait qu'on le traitât comme tous ses frères de sang dont il n'avait pas démerité. M. Romain Rolland n'a rien dit. Il a accepté cette élection. La guerre ne lui a rien appris. Il persiste à la situer dans l'espace sans frontières à l'heure où les bornes sont l'enjeu d'un conflit, à l'heure où ses frères meurent pour les conserver.

Le chant du coq gaulois réveillera-t-il un jour ce Pierre qui ne connaît plus son maître au Jardin des Oliviers, et s'enfuit aux forêts de pins de ce nord où « qui veut vivre, doit vivre » ? Combien de temps encore M. Romain Rolland restera-t-il Allemand ? Demeurer Français vaut bien, même pour l'auteur, le sacrifice d'une partie de *Jean-Christophe*. Des morceaux il resterait suffisamment pour une œuvre enviable encore.

ANDRÉ MAUREL.